

13- La Méthode naturelle, une pédagogie sociale : de la participation au désir...

De la classe à la rue, il n’y a qu’un pas. Le franchir n’est pas sans conséquences sur le désir de créer du sens ensemble, en particulier sur la façon dont il se manifeste ou pas. Les points de vue et les engagements divergent selon que l’on se place dans ou hors les murs de l’école. Mais une pédagogie qui parvient à s’exporter hors de la classe, tout en restant juste et efficace, ne revêt-elle pas toutes les caractéristiques d’une méthode de vie ? Monique Quertier et Francine Tétu issues respectivement des secteurs éducatif et social croisent leurs expériences.

Monique – Pourquoi et comment en tant que travailleur social t’es-tu intéressée à la pédagogie Freinet ?

Francine – C’est la question fondamentale et quasi obsessionnelle du **désir de faire avec les habitants** qui a toujours été au centre de mes préoccupations, même si elle ne s’est pas toujours nommée de cette façon. « *Il n’y a qu’un seul moteur la faculté désirante* » nous dit Aristote... Si tel est le cas, comment solliciter le désir de l’autre ? Le mien je le connais, mais celui des habitants ? La Pédagogie Freinet en parle comme étant à l’origine de tout apprentissage. C’est grâce à ma fille Cécile qui a fait le lien entre ce que je faisais sur le terrain social et la Pédagogie Freinet qu’elle venait de découvrir à l’IUFM que j’ai pu non seulement la connaître mais me l’approprier.

Monique – Pourquoi était-ce aussi important de faire avec les habitants ?

Francine – Parce que *la participation des habitants aux décisions qui les concernent* était (et est toujours) une injonction institutionnelle, qu’il s’agisse de la Politique de la Ville ou de la CAFSM¹ qui m’employait. Il se trouvait qu’elle me parlait : **accompagner les habitants à la réappropriation de leur vie par la mise en place des conditions de la pensée et du pouvoir d’agir**, quel magnifique objectif ! Mais c’était une ambition personnelle. Comment en effet les habitants pouvaient-ils avoir le *désir de participer aux décisions qui les concernent* quand le travailleur social qui le mettait en œuvre était pris dans une situation paradoxale : celle d’appliquer une politique décidée dans des sphères où il n’était pas, et des habitants concernés par ladite politique qui en étaient encore plus éloignés que lui, et qui de plus, étaient libres de répondre ou non à ses appels à participation. En classe, le public est captif, dans la rue non. **La question du désir est liée à celle de la participation qui, pas plus que lui, ne se décrète.**

Monique – Il est vrai qu’en classe le fait que le public soit captif rend plus facile la constitution du groupe positif au sein duquel les apprentissages se font. Dès la rentrée, **en mettant d’emblée les enfants au travail**, le groupe se transforme d’une addition d’individus en un groupe doté d’une pensée

commune. Les murs de l'école permettent, en cas de refus d'un enfant de participer aux apprentissages, de garantir sa présence physique à défaut de l'engagement de sa personne. Contraint d'être présent, même celui qui refuse finit toujours par bénéficier peu ou prou du travail des autres. Comment t'y prenais-tu pour créer ce groupe avec des habitants, alors que tu ne pouvais pas compter sur les murs de l'école ?

Francine – Cela a été et reste le grand challenge des travailleurs sociaux chargés de développement. Comment créer du désir de travailler ensemble alors que les habitants, public non captif, n'ont aucune obligation de le faire ? Nous sommes parvenus à mettre en place des groupes réunissant habitants et professionnels, mais ils étaient souvent fragiles et dépendants de la présence ou non des travailleurs sociaux. C'est en août 2006, en écoutant Paul Le Bohec et en participant à ses ateliers que j'ai compris qu'il existait une alternative à l'exhortation à la participation. On pouvait faire émerger du désir chez les personnes et dans les groupes...

Monique – Est-ce que tu veux dire que tu as senti que ce qui se faisait à l'intérieur des murs de l'école était exportable au dehors ?

Francine – Je ne suis pas certaine que c'était aussi clair que ça au départ. C'est peu à peu que j'ai appris à repérer ma juste place en tant que professionnelle puis militante. Les problématiques d'une population varient en fonction de sa situation géographique, de ses différentes appartenances, politique, ethnique, historique etc. Son identité se joue à tous ces niveaux. Des combats se mènent pour la faire valoir : c'est l'approche extrinsèque des personnes et des groupes qui se situe souvent par rapport à une loi ou un système. J'y ai participé, je m'y suis épuisée. C'est progressivement que j'ai compris que **c'est la nature profonde de l'être humain, ce qu'elle porte en elle d'universel** qui me motivait. C'est parce que la Méthode naturelle correspond à cette approche intrinsèque des personnes et des groupes, que je l'ai sentie à ma portée et exportable hors de l'école.

Monique – Et pourquoi l'approche extrinsèque des personnes et des groupes t'épuise-t-elle ?

Francine – Tout simplement parce que je ne perçois pas pour moi-même ce qu'elle change profondément que je m'y suis épuisée. J'ai besoin de sentir le sens de mon engagement, et je ne le saisis pas en cette occurrence. Cela ne signifie pas qu'elle n'en a pas. Mais, c'est je crois en respectant ce que l'on sent profondément juste pour soi que l'on rend le service le plus profitable à la société. Approche extrinsèque et intrinsèque des personnes et des groupes ne s'opposent pas. Elles s'interpénètrent, se complètent.

Monique – J'ai compris, c'est l'universalité de l'être humain qui t'intéresse. Mais peux-tu m'en dire plus sur ton parcours ?

Francine – En un peu plus trente-sept ans de carrière, j'ai eu affaire très souvent aux problèmes liés aux difficultés financières des personnes, mais aussi à l'exclusion, aux mauvais traitements à enfants, aux

violences conjugales etc. Je les ai abordés avec les valeurs reçues de mon éducation, de ma formation mais aussi de mai 68 : l'écoute, le non jugement, la non directivité. J'ai exercé la prise en compte de la parole, sa transformation etc. Nous étions sur du travail individuel. En 1993 face à la nécessité de travailler avec les groupes, il a fallu s'adapter, retrouver du sens, mettre en place des actions collectives, utilisant pour ce faire la pédagogie de projet recommandée par l'institution. Mais pour être nécessaire, elle ne s'en est pas moins révélée insuffisante, les procédures ne faisant que peu de place aux processus vivants. Au bout de quelques années enthousiasmantes où il a été possible d'expérimenter, de créer du nouveau, je restais néanmoins insatisfaite sur la question de la fabrication du désir de faire ensemble habitants/professionnels. Avec Paul Le Bohec j'ai réalisé que c'est en leur **offrant les langages libérateurs pour qu'ils puissent créer ensemble du sens dans un groupe positif non jugeant** que cela devenait possible. Mais il fallait se former.

Monique – Et alors ?

Francine – J'ai d'abord beaucoup appris des habitants, de mes collègues et des partenaires institutionnels. Nous pratiquions les échanges des savoir-faire et des savoir-être. Nous avons vécu une période formidable où ensemble, habitants et professionnels, nous avons cherché, expérimenté, échoué, réussi... Cependant, une dizaine d'années plus tard, malgré cela, j'étais encore sur des attitudes archaïques : je préparais les réunions, les animais dans l'inquiétude latente de ne pas pouvoir épuiser l'ordre du jour, j'occupais le terrain dans la crainte du néant qu'il pourrait me renvoyer... Un jour Michel Bass² de l'AFRESC³ m'a dit : « *Francine, l'obstination dans le vouloir est une forme de pouvoir.* » J'avais l'intuition de la justesse de son propos, mais ne savais pas comment faire autrement. Avec le recul, je comprends qu'il m'encourageait à **lâcher prise**, à me taire, à supporter les vides de paroles et d'action pour qu'enfin émerge (ou pas) celles des autres. C'est un sentiment vertigineux mais un risque nécessaire pour qu'advienne la création. À l'époque, je n'étais pas prête à cela. Après plusieurs années de fréquentation de la Méthode naturelle il me semble qu'il y a deux conditions essentielles à l'émergence du désir à la fois des habitants et des professionnels : **la posture du maître/animateur** et le **groupe positif** non jugeant.

Monique – Et comment as-tu avancé sur ces thèmes ?

Francine – En échangeant avec ma fille Cécile qui a une analyse très fine de la relation aux personnes et aux groupes, mais aussi avec Paul Le Bohec qui a suivi mon travail pendant deux ans. Plus récemment c'est en te regardant animer des séances de Débat Mathématique Libre que je me suis imprégnée de ce lâcher prise indispensable pour que la pensée émerge, que le désir d'aller plus loin devienne patent. Par exemple, je te vois provoquer ton public par des « *Pourquoi dis-tu ça ?* » « *Et si on faisait comme ça, qu'est-ce que ça donnerait ?* » Et ça fonctionne ! Et quand ce n'est pas le cas, tu n'hésites jamais à abandonner la piste. Paul Le Bohec aussi agissait de cette façon.

Monique – Oui, mais au départ il était pour « *le forçage de la liberté* » en même temps que pour le « *démolissage du pouvoir scolaire* » : « *Il faut veiller au grain car l'échec de l'un pourrait être l'échec de tous.* La

première précaution à prendre, c'est de démolir l'image du pouvoir scolaire. L'animateur ne doit jamais être un manipulateur extérieur et, encore moins un observateur interpréteur. **Non, il participe au groupe ; il se fond dans le groupe ; on ne doit pas pouvoir distinguer sa participation.** Dans ces conditions, ça marche à chaque fois. Seulement, voilà, il faut prendre au départ le parti d'être directif. Et, dans l'idéologie non dialectique du tout ou rien actuelle, cela peut poser des problèmes à certains. La solution est d'ailleurs très vite trouvée : les groupes qui refusent toute animation initiale s'effondrent dès le départ. Pour moi, les choses sont claires : je dois prendre mes responsabilités. Je suis là pour le « forçage de la liberté » ; pour aider de premiers petits pas dans un possible nouveau palais. Puis, peu à peu, je m'effacerais. D'autres proposeront des techniques ; on acceptera les incidents, on réinvestira les incompréhensions. Mon souci principal sera alors de protéger toute expression, toute invention formelle sans que jamais celui qui propose puisse être mal accueilli.⁴ »

Francine – Cela me fait penser aux propos récents de Philippe Nassif⁵ parlant d'Asimov⁶ : « **Je ne pense pas qu'une session de réflexion collective puisse se passer de guide** » écrit-il. Car la conversation commune, pour être fertile, ne peut être abandonnée à elle-même. » Le maître/animateur est celui qui force la liberté, qui veille à ce que la pensée se construise mais aussi celui qui s'efface pour faire peu à peu partie du groupe... C'est une sorte d'exercice d'équilibriste comme tu as l'habitude de le dire souvent !

Monique – Oui, c'est un travail d'équilibriste. J'en ai pris conscience au cours de ma pratique du *débat mathématique libre*. Mais c'est valable dans tous les langages : le maître/animateur apprend à sentir lorsqu'il doit être présent au groupe où lorsqu'il doit s'effacer. Il rebondit sur une idée émise parce qu'il sent que cela peut conduire vers une découverte ou ne pas continuer quand la pensée du groupe ne suit plus, etc. **Repérer ce point d'équilibre s'acquiert au fil de l'expérience et de la répétition des séances.** C'est un art qui ne peut s'acquérir que par la pratique personnelle dont Paul Le Bohec aimait à dire qu'elle était indispensable. Nous sommes dans un art, et ainsi que l'écrit Proust : « *Le progrès artistique n'existe pas... Chaque individu recommence, pour son compte, la tentative artistique... et les œuvres de ses prédécesseurs ne constituent pas, comme dans la science, une vérité acquise, dont profite celui qui suit. Un écrivain de génie aujourd'hui a tout à faire. Il n'est pas beaucoup plus avancé qu'Homère.* »

Francine – C'est tout à fait ça. On peut néanmoins s'inspirer de nos prédécesseurs pour faire son propre miel... encore faut-il en fabriquer du bon à même de distribuer la bonne santé autour de soi ! Ça ne fonctionne pas à tous les coups. Ce qui fonctionne en revanche, c'est le groupe positif non jugeant : celui qui a une existence propre indépendamment des personnes qui le composent et **qui accueille toutes les propositions même les plus folles.** À l'heure où le fanatisme recrute et où prolifère l'individualisme encouragé par la religion de l'autonomie que prônent les institutions, il est urgent de redonner ses **lettres de noblesse au collectif** où la pensée peut se construire avec justesse dans le respect des compétences de chacun et à une vitesse vertigineuse. Encore faut-il en être conscient et aménager les conditions pour le rendre possible et concret. L'une d'entre elles est, pour les professionnels investis dans ces champs d'action, de **se saisir de leur propre liberté de penser et d'agir.** On ne s'en sort pas avec la mise en place d'institutions dans la classe ou ailleurs mais en travaillant à sa propre liberté. Lorsqu'on la donne à voir aux enfants et aux adultes avec lesquels on travaille, n'est-ce pas la meilleure façon de leur donner envie d'en faire autant ? Comment ce travail s'est fait pour toi ?

Monique – C'est à partir du moment où j'ai arrêté de penser continuellement au programme, de me détacher des contraintes institutionnelles, **que j'ai été beaucoup plus efficace avec mon groupe**. Libérée, laissant la pensée du groupe suivre son chemin, jouant le rôle de « *catalyseur*⁸ » comme disait Paul Le Bohec, j'ai aidé à faire démarrer les processus, les moteurs, laissant les solutions au travail réflexif des enfants. La pensée du groupe et les pensées individuelles se sont mises alors à galoper et j'ai mis toute mon énergie au service de la bonne santé du groupe, de l'observation et de la prise en compte de chacun... Il n'y a pas de soucis à se faire, **les savoirs se construisent dans cet état d'esprit, en bénéfice secondaire**. Je reconnais que cela demande une grande confiance en soi et dans les enfants. Mais c'est un travail indispensable si l'on souhaite que se construise la pensée qui prépare à l'adaptation à toutes sortes de situations. Je rejoins ici l'idée du travail d'équilibriste de l'enseignant, mais aussi de l'animateur de groupes d'habitants. La pédagogie est un art, où la **justesse est dans le subtil**.

Francine – Le *Débat Mathématique Libre* est l'une des portes d'entrée en Méthode naturelle qui rend bien compte de **la joie** qui « *qui rend plus fort, qui aide à supporter la cruauté du destin, qui témoigne du triomphe de la vie et qui est une façon d'être qui se décide*⁹. » Comment peut-on passer à côté d'une telle opportunité ? Et, si c'est possible en classe, pourquoi cela ne le serait-il pas en dehors ? Nous avons tenté l'expérience du DML avec des habitants¹⁰, non seulement cela fonctionne mais ils en redemandent¹¹ !

Monique – Pour moi c'était une première ! J'étais anxieuse : je n'avais aucune expérience d'un public composé de femmes qui pour la plupart éprouvaient une aversion pour les mathématiques, même si tu avais pris le soin de les rassurer sur la façon dont nous allions travailler. Finalement ce fut comme le premier contact avec une nouvelle classe : attente de part et d'autre. La solution : se mettre immédiatement au travail. Une chance : le groupe existait déjà, nous allions gagner du temps ! En fait, j'ai procédé comme je le fais avec les enfants, les mêmes mots, la même posture. Les dames ont produit une création et progressivement le débat a pris forme, la joie du partage des idées remplaçant rapidement l'anxiété de part et d'autre. Lorsque j'ai ressenti le plaisir que certaines éprouvaient à s'apercevoir qu'elles savaient des choses dont elles ignoraient quelques minutes auparavant qu'elles les savaient, quelle récompense ! La fin de la séance s'est terminée par des applaudissements... Je crois qu'à ce moment-là le désir et la joie étaient présents dans le cœur et l'esprit des habitants.

Francine – **Oui**, tu as raison. La présence de jubilation nous indique que « *La vie a réussi*¹² », qu'elles sont sorties « *agrandies*¹³ » de l'expérience et ont eu accès à la joie qui fait naître l'envie d'en savoir plus. En situation d'expression création, quel que soit le langage abordé (math, philo, écriture collective etc.), habitants et animateurs parviennent à (re)contacter le désir de faire ensemble et pour eux-mêmes le petit bout de chemin parfois indispensable pour (re)mettre de l'ordre dans le chaos¹⁴, dans la complexité de la vie, lui donner du sens...

À suivre...

Francine Tétu et Monique Quartier, novembre 2015

(Entretien paru dans *Le Nouvel Éducateur* N°225, décembre 2015)

Extrait du débat qui a suivi la séance de DML avec des habitantes de Montereau-Surville le 29 nov 2013

C (habitante de Surville) : - L'arbre, c'est moi qui l'ai fait. Je n'aurais jamais pensé que d'un arbre on pourrait tirer des lignes mathématiques !

B : - Je n'aurais jamais pensé qu'on ferait de la géométrie !

Francine : - Est-ce que vous avez eu peur ?

D (travailleur social à Surville) : - Au départ, oui quand même !

A : - Au départ, personne n'était confiant !

E (habitante de Surville) : - Et on en sort euh...

C : - Enchantées !

E : - Grandies !

Francine : - Pourquoi grandies ?

E : - Grandie, parce qu'en fait c'étaient des choses que j'avais complètement oubliées...

Extrait du DML avec des habitantes (paroles en bleu) de Montereau-Surville le 29 nov 2013

Création 4



Un arbre... généalogique... des lignes... des courbes... des ronds... des boucles... Tout ça sur mon arbre ! Je vois 2 angles droits... Ce n'est pas un angle droit... Je demande pourquoi. Il ne fait pas 90°... Je reproduis en plus grand la portion de dessin : rires ! J'insiste sur les bonnes formulations, je fais préciser les mots : Des droites qui se croisent forment un angle. La ligne est courbe alors il n'y a pas d'angle droit... Je vois des parallèles... Une partie seulement du dessin...

Silence, plus rien à dire. Je propose alors : *symétrie ? Faut demander à R. elle sait ce que c'est, elle va nous plier le papier au bon endroit*, rires... Je dessine l'axe sur les conseils du groupe. *Axe de symétrie... symétrie axiale...* J'interviens alors pour donner un nom : *symétrie orthogonale. Mais qu'est-ce que ça veut dire orthogonale ? ortho... pas hexagonale... ni octogonale... il suffit de trouver la racine carrée d'orthogonale...* Rires. Nous sommes bien installées en mathématique et la racine carrée de la première création réapparaît. Le groupe est positif, en bonne santé, les rires ne sont pas moqueurs mais de plaisir, de joie partagée. *Il faut trouver la racine latine ou grecque... ça veut dire droit... orthographe : écrire droit... orthopédiste : remettre droit le pied.*

Le groupe cherche pourquoi symétrie orthogonale...

¹ Caisse d'Allocations Familiales de Seine et Marne.

² Médecin de santé publique et socio-économiste (2001). Directeur de l'association Action, formation, recherche en santé communautaire (1994).

³ Association Française de Recherche en Santé Communautaire.

⁴ LE BOHEC Paul, *Ah ! Vous écrivez ensemble !*, document de l'éducateur n°172, mars 1983, p.7, <http://www.icem-pedagogie-freinet.org/node/5226>.

⁵ NASSIF Philippe, *Pense-t-on mieux seul ou à plusieurs ?* La boîte à idées, Philosophie Magazine n°92, septembre 2015.

⁶ ASIMOV Isaac, écrivain américano-russe connu pour ses œuvres de science-fiction et ses livres de vulgarisation scientifique.

⁷ PROUST Marcel, *Contre Sainte Beuve*, Folio essais, Gallimard, Paris, 1954, p.124.

⁸ Substance qui augmente la vitesse d'une réaction chimique sans paraître participer à cette réaction. Larousse.

⁹ D'après SPINOZA Baruch *l'Éthique*, NIETZSCHE Friedrich *Le gai savoir*, BERGSON Henri *L'énergie spirituelle*, MISRAHI Robert *L'enthousiasme et la joie au temps de l'exaspération*, cités par TAUBES Isabelle, *Ces philosophes qui nous enseignent la joie*, in Psychologies n°280, décembre 2008.

¹⁰ DML avec des habitants, Montereau-Surville 77, 29 novembre 2013, <http://www.icem-pedagogie-freinet.org/node/46140>.

¹¹ DML avec des habitants, Association Solidarité Énergie (HSE), Montereau 77, 14 février 2014, <http://www.icem-pedagogie-freinet.org/node/46140>.

¹² BERGSON Henri, *ibid.* note 9.

¹³ *Ibid.* note 10.

¹⁴ LE BOHEC Paul, Questions d'Henri Go sur l'actualité des idées de Freinet, in *L'Éducateur* n°15, septembre 1983, p.28-32.